

Jack Meurant

Commissaire Laviollette *alias Modeste Clarisse*

Le roman d'une biographie
du héros de Pierre Magnan

Explication de texte (en guise de préface)

Le texte publié ci-après exige quelques explications. Il n'est pas seulement une œuvre romanesque, il comporte en effet deux parties bien distinctes.

La première, discontinue, que l'on découvrira au fil des pages, s'intitule successivement *Prélude*, *Interlude* (I, II et III), et *Postlude*. Les développements qui la composent (à l'exception du premier et du dernier) ont été rédigés à partir de notes, parfois succinctes, prises en style télégraphique, écrites à l'occasion des nombreuses rencontres avec Pierre Magnan. Elles trouvent également leur source dans les souvenirs accumulés entre 1980 – date de ma première visite au *Pigeonnier* – et mars 2012 – date de la dernière, à Voiron.

Ces développements relatent donc des faits réels.

À côté de ça, il est avéré que l'écrivain ne m'a jamais incité à rédiger une biographie de son héros, ni par ailleurs à aller rendre des visites à celui-ci pour avoir de la matière utile. Fait également partie de ma pure imagination la discussion figurant dans le *Postlude* et fixant l'année du décès de Laviolette à Piègut (Alpes-de-Haute-Provence) en 1998.

Ce que Pierre Magnan m'a appris, c'était en 1994, voire au début de 1995, c'est que Laviolette avait bien existé, qu'il l'avait connu après la Seconde Guerre mondiale, dans le village où lui-même résidait avec sa future épouse (Aspremont), au-dessus de Nice. Il avait ajouté qu'à cette époque, le bonhomme – ancien résistant – tenait un restaurant dans lequel lui, Pierre Magnan, venait faire la plonge pour arrondir ses fins de mois. Cette explication est reprise dans deux textes publiés respectivement en 1996 et 2010¹. Qui plus est, un proche parent de Laviolette a confirmé, mais en partie seulement, les dires de l'écrivain.

1. *Les Romans de ma Provence* (1996) et *Élégie pour Laviolette* (2010).

Laviolette a donc bel et bien existé et ma biographie (imaginaire pourtant) est ainsi justifiée à un double titre !

La deuxième partie de mon texte est une œuvre strictement romanesque dans laquelle la biographie de celui que je nomme Modeste Clarisse² est développée dans neuf chapitres qui présentent à leur tour quelques particularités.

Pour écrire ces neuf chapitres, j'ai relu l'intégralité des ouvrages dans lesquels l'auteur fournit de temps en temps des informations (aussi imaginaires que les miennes) sur la vie de son personnage. J'ai donc, à l'issue de mes lectures, constitué des espèces de fichiers dont j'ai fait usage. De la sorte, de nombreux éléments d'information sur notre héros figurent par-ci par-là au hasard des lectures des œuvres du romancier.

À ce propos, une anecdote mérite d'être racontée : dans *Le Sang des Atrides* (1977) qui fut son premier succès, Pierre Magnan écrit que Laviolette est parti de France vers l'Angleterre en 1940 et qu'il s'est embarqué dans le port de *Térénez*. Carte à l'appui, il n'y a aucun port à *Térénez* qui est un pont de la presqu'île de Crozon (en Bretagne). Donc, Pierre Magnan a mal orthographié le nom ou falsifié le lieu d'embarquement du futur commissaire. Mais grâce à une amie, lectrice vigilante de notre auteur, le mystère de l'embarquement de Laviolette a été levé : Modeste Clarisse est bien parti de la Bretagne mais c'est du (petit) port de *Terrenez*, situé sur la baie de Morlaix, que Pierre Magnan connaissait bien puisque pendant plusieurs années il a passé des vacances d'été au Diben qui dépend – me semble-t-il – de la commune de Plougasnou. Il y a même écrit et achevé certains de ses romans. A-t-il voulu, volontairement, cacher le nom de sa villégiature, ou a-t-il involontairement déformé le nom du petit port qui se situe près du Diben et de la plage du Guersit (qu'il cite nommément). Je n'en saurai jamais rien. Pierre Magnan aimait la Bretagne, il y a écrit,

2. *Modeste* est le prénom attribué par Pierre Magnan ; *Clarisse* est de mon invention.

il y a passé des moments de sérénité. Cela, je le savais. Chaque fois que nécessaire, d'autre part, j'ai en quelque sorte comblé les vides laissés par le romancier, j'ai inventé la naissance, la jeunesse, la mort... de Laviolette. J'en ai fait un personnage qui ressemble un peu à son créateur, un amoureux de la ville de Digne. Et puis, dans les chapitres IV à VIII qui ont pour titre général *L'Affaire Valréas*, j'ai imaginé entièrement une histoire d'infanticide, une affaire policière que Pierre Magnan n'a jamais écrite ni évoquée, et pour cause. Et je me demande aujourd'hui s'il l'aurait appréciée (il a commis quelques erreurs dans le domaine de la procédure pénale mais il a montré beaucoup de finesse d'esprit dans la composition de ses énigmes).

Enfin, le chapitre IX qui s'intitule *Le dernier amour* et qui évoque nécessairement la mort du commissaire de police en retraite est en grande partie inspiré du roman paru en 2000 (Denoël) : *Le parme convient à Laviolette*. Comme il nous le révèle, la femme rencontrée à Sisteron (et que je déplace à Seyne-les-Alpes) s'appelle Lemda : « – Je vous appellerai Lemda.

Elle s'écarta de lui. Elle le considéra longtemps.

– *Nous nous retrouverons au grand jour, dit-elle, sans le secours du mystère, sans l'enchantement de cette nuit... Mais pourquoi Lemda ? dit-elle interloquée.*

Laviolette épela :

– *Elle Est Mon Dernier Amour. »*

(Moi, je l'ai prénommée Françoise... Comprenne qui voudra). Je ne saurai jamais ce qu'aurait pensé Pierre Magnan de ma biographie, je n'aurais peut-être jamais osé l'écrire de son vivant.

Prélude

C'était un jour de décembre 1979. J'étais arrivé assez tôt à la gare de Tours pour prendre le train qui me ramènerait à Paris, puis faire le restant du voyage en avion jusqu'à Strasbourg, ville dans laquelle j'avais alors mon cabinet et mon domicile.

Sur le quai de la gare, je suis entré en flânant dans la boutique de la presse où j'ai acquis un petit livre dont je n'avais jusqu'à présent jamais entendu parler. Sa couverture présentait l'image d'un torrent creusant son lit entre deux barres rocheuses abruptes et même à certains endroits en surplomb. C'est cette page en couleurs qui a décidé de ce modeste achat, j'avais envie d'entendre parler de torrents. Le premier paragraphe du roman me laissa pantois, il était ainsi rédigé :

« C'était une nuit calme du dimanche au lundi. Entre les bruits de la Bléone sur ses galets et celui du torrent des Eaux-Chaudes, aux schistes jaune d'or, Digne dormait dans le calme. »

Mon émotion fut à son comble à la lecture des phrases qui figuraient au bas de cette première page :

« À quatre heures, sortit de son enclos la benne municipale. Il fallut aux éboueurs une heure ponctuée de sifflements stridents, de poubelles rejetées, de broyeurs emballés, d'arrêts, de départs, de joyeuses interpellations d'un bord à l'autre de la chaussée, pour atteindre la rue Prête-à-Partir. »

La rue Prête-à-Partir ! J'avais à peine un an et demi quand mes parents avaient pu louer au début de la Seconde Guerre mondiale un petit appartement au numéro 9 de cette rue Prête-à-Partir. Depuis, je connaissais par cœur toute cette ville de Digne pour y avoir passé mon enfance et mon adolescence. C'est seulement après les épreuves du baccalauréat que j'avais dû m'en aller pour fréquenter l'université et m'éloigner pendant un long temps de cette cité qui est pour moi mon lieu de naissance même s'il manque quelques mois pour que cela soit vrai. Je venais de découvrir au hasard d'un court voyage le texte d'un auteur qui, manifestement, connaissait

ma ville aussi bien que moi. On n'invente pas une rue Prête-à-Partir si on n'a pas vu le torrent du Mardaric au début des années cinquante et si on n'a pas connu son histoire.

Cet auteur, encore inconnu, s'il parlait si bien de Digne, c'est qu'il en avait été le citoyen, c'est qu'il aimait ce lieu tranquille, qu'il l'aimait autant que moi et qu'il savait en parler (en écrire) d'une manière exquise. J'étais bouleversé et convaincu que je devais absolument le connaître, le rencontrer.

Dès mon retour à Strasbourg, j'ai transmis ma lettre à l'écrivain (que je croyais dignois) en adressant mon courrier à son éditeur, la librairie Arthème Fayard. La réponse ne tarda pas à venir, elle était d'un ton agréable et sympathique ; elle m'a encouragé à y répondre. C'est ainsi qu'une correspondance a commencé avec cet homme dont je n'avais lu qu'un seul roman.

Cette première réponse, sur un bristol de douze centimètres sur huit, m'a appris que le pseudo-dignois résidait en fait dans un minuscule village situé au pied de la montagne de Lure, à quelques kilomètres de Forcalquier, et qu'il était né à Manosque, rue Chacundier. Dès que je l'ai pu, donc au début de l'été 1980, je me suis précipité vers la maison de l'auteur. C'était un endroit difficile à trouver et il m'a fallu l'aide d'une carte au 25 000^e pour dénicher ce lieu solitaire, entouré de végétation, lui-même éloigné de la commune de Revest-Saint-Martin auquel il était rattaché. La bâtisse datait sans aucun doute de quelques siècles, elle laissait apparaître ses pierres en grès, au lieu-dit *La Grange de Magnan*, quartier du Jas.

À mon arrivée, il était à peine quatorze heures, la personne qui m'a ouvert sa porte a immédiatement posé son index sur sa bouche et a dit à voix basse : « Revenez après trois heures, à la fin de sa sieste ». (J'ai appris un peu plus tard que cette femme s'appelait Louissette et qu'elle était l'épouse de l'écrivain.) J'ai attendu en m'enfonçant dans la garrigue en face de la petite maison, chacun de mes pas faisait s'élever des odeurs de thym en fleurs, de feuilles d'herbes séchées, de sarriette. À trois heures et demie pétantes, j'étais à